Deuxième Année — N° 11. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 9 Janvier 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : Colette REYNAUD
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

Titre censuré

Illustration d'André Perroud

SOMMAIRE

Vieilles dames	LOUISE BODIN.
Le Professeur Pangloss	ERMENONVILLE
La Femme à sa place	GEORGES YVETOT.
Les Sacrifiées	ALFRED FABRÈGUES.
Menus faits	ERM.
Marie Bonnefoy	A. SARTORIS
A propos d'un livre vieux déjà	NOËL-E. GARNIER.
Tout passe	
La Voix des Autres	LE LARYNGOLOGISTE.
Un drôle de Quartier, (roman)	ERMENONVILLE.

Illustration d'André Perroud

Vieilles Dames

Eh ! mon Dieu, c'est bien simple, conclut la vieille dame, si les jeunes filles ne trouvent plus à se marier, elles s'en passeront ; elles arrangeront leur vie autrement, voilà tout !

Mon Dieu, oui, voilà tout ! Cette vieille dame a dépassé la soixantaine de plusieurs années. Elle a, comme on dit, vécu sa vie. Elle a été jeune, et probablement charmante. Elle a été aimée, elle a aimé ; elle a fondé un foyer, elle a eu des enfants. Peut-être s'est-elle accordé, chemin faisant, les petites satisfactions du cœur et des sens, qui s'offrent, en contrebande, aux jeunes femmes et auxquelles on pense toujours avec un sourire d'indulgence attendrie, quand il s'agit de nos grand'mères et de nos arrières grand'mères. Peut-être a-t-elle souffert. Il n'y a pas de vie sans souffrance. Elle en est un des éléments essentiels.

Cette vieille dame a marié ses filles. Je ne sais si elle a des petites filles, mais c'est déjà un intérêt beaucoup plus lointain. Et puis, elle croit qu'elle n'est indifférente qu'aux petites filles des autres. Et maintenant qu'elle a eu sa part, sa part copieuse, car elle est au-delà de la moyenne de vie qui nous est accordée par la nature, maintenant que sa chair est morte et que son cœur n'en vaut guère mieux, elle trouve tout naturel que les jeunes filles se passent du mariage et de la maternité.

Il ne faudrait pas la pousser beaucoup pourqu'elle trouve cela inconvenant, ce désir du mariage qui s'empare des jeunes filles quand elles ont vingt ans. Elles sentent frémir obscurément en elles toutes les forces profondes de la vie — les plus puissantes et les plus impérieuses. Car l'être humain n'est créé que pour transmettre la vie et assurer l'espèce. Il s'étiole et décline quand il a franchi l'âge où il peut remplir ses fonctions reproductives dans les meilleures conditions de vigueur et de santé pour l'individu procréé.

Nos mœurs et notre morale ne permettent à la jeune fille de réaliser les fins réelles de son être que par le mariage. On dit qu'elles désirent un foyer, des enfants, ce qui est bien leur droit. Mais elles désirent aussi l'amour, elles désirent le mari, et si, comme le disait Rémy de Gourmont, c'est une grande erreur de confondre l'amour avec le mariage, c'est une erreur extrêmement mélancolique pour la jeune fille à laquelle on n'autorise que le mariage pour connaître l'amour.

La guerre aura tué je ne sais combien de centaines de milliers de jeunes hommes, ceux qui devraient être les maris des jeunes filles qui ont actuellement entres dix-huit et vingt ans. Et les survivants de cette extermination masculine sans précédent sont infirmes ou mutilés par milliers et par milliers.

Je suis convaincue que les jeunes filles épouseront volontiers des infirmes ou des mutilés. Leurs frères, les amis de leurs frères sont des mutilés ; leurs yeux se sont habitués à ces jeunes corps qui ne sont plus parfaits. J'ai pu observer, dans les hôpitaux qu'elles n'avaient réellement pas pour le moignon, cette chair affreuse et pitoyable entre toutes, l'involontaire répulsion que peut avoir une femme qui a l'image et le souvenir d'un être normal et harmonieux.

Néanmoins, beaucoup de jeunes filles sont désormais condamnées au célibat. C'est un sacrifice imposé par la guerre qui a bien, lui aussi, sa tristesse infinie. Le renoncement à l'épanouissement de soi-même, par les joies d'être épouse ou par celles d'être mère, est un des renoncements les plus douloureux que la vie puisse exiger d'une créature féminine.

Que les jeunes filles l'acceptent dans une pudeur silencieuse, avec un stoïcisme qui a sa beauté et qui peut s'exalter dans la pensée d'une participation à l'immense douleur collective, nous n'avons qu'à nous incliner et qu'à admirer — mais que les vieilles dames s'y résignent pour elles avec placidité, c'est d'un égoïsme abominable, d'une sécheresse de sentiment révoltante.

J'ai toujours pensé que la vie d'une vieille dame était un spectacle d'une grande et salutaire philosophie. « Voilà comment tu seras dimanche ! »

C'est une angoisse secrète, si aiguë parfois qu'elle donne le vertige, mais c'est aussi un rappel à la vanité du présent, à son implacable fugacité.

Se flétrir, vieillir, retourner à la terre par la décrépitude, puisque c'est la féroce loi commune, mais conserver au moins le charme de la bonté, continuer à comprendre et à aimer la jeunesse ; garder une tendre sympathie pour sa beauté, ses droits et ses plaisirs, et de la pitié pour ses souffrances !

Louise BODIN.

Le Professeur Pangloss

« Il y aura une explosion de richesse. »
ALEXANDRE RIBOT.

Chaque chose a son bon et son mauvais côté ;
A ne voir que le bon la sagesse consiste.
Affermissons-nous donc dans le rôle optimiste :
C'est là tout le secret de ma sérénité.

Le fait est trop certain, nous mangions sans mesure.
La Guerre à cet égard vaut une bonne cure !
D'autre part tout chacun disait ce qu'il pensait !
Quel gâchis ! Aujourd'hui, ce qu'on pense, on le tait !

Doit-on s'émouvoir pour une ville détruite ?
Les maisons aussi bien ne durent pas toujours...
De même les humains doivent finir leurs jours
Tôt ou tard. Le trépas n'a donc rien d'insolite.

Gardez-vous de tomber de Charybde en Scylla.
Demain se lèveront des époques fécondes,
Car tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes,
Et j'écris chez Colin pour démontrer cela.

ERMENONVILLE.

La Femme a sa place

Au Syndicat, à la Coopérative, partout, la femme du peuple doit se mêler de la vie économique.

J'ai dit, tout dernièrement, combien peu de femmes osaient prétendre à la place qui leur convient.

C'est ainsi que, dans les syndicats, rares, trop rares, sont les femmes qui osent ou qui savent militer. Mais, patience !...

De ce côté, je suis quand même persuadé qu'elles y viendront, par la force même des choses. C'est l'exploitation elle-même qui crée l'esprit de revendication.

Oui, il faut bien qu'il en soit ainsi. A mesure que se formeront des syndicats nouveaux, vous pouvez croire qu'ils seront le résultat d'une exploitation plus forte, plus étendue.

Pour le moment, avec la nouvelle année, nous pouvons souhaiter — et nous le souhaitons de tout cœur — qu'il y ait une grande extension du syndicalisme. Les femmes, en grand nombre, et par suite des événements douloureux que nous traversons, pour remplacer les hommes, sont entrées dans les usines et dans les administrations. Elles doivent entrer également dans les organisations des corporations dont elles font partie.

Mais la femme a sa place ailleurs encore que dans les syndicats.

Bien entendu, tous les hommes n'en disent pas autant... C'est un grand tort. C'est même une hérésie de la part d'un homme intelligent d'oser prétendre que la femme n'a pas sa place partout quand il s'agit de défense et d'économie sociales.

Je proclame, une fois de plus, que, non seulement une femme peut et doit se mêler aux hommes dans les syndicats ouvriers, mais qu'elle doit aussi se mêler à eux — et à titre égal — dans les coopératives ouvrières.

Elles y seront, je l'affirme, très bien à leur place, les femmes dans les coopératives. Il y a longtemps qu'elles devraient y être. Qu'attendent-elles ?...

Il n'est pas exagéré de dire que la femme est certainement mieux à sa place dans la coopérative que l'est l'homme lui-même...

Pourquoi ?

Tout simplement parce qu'elle a, selon moi, bien plus d'initiative et de connaissances économiques et ménagères que l'homme... Pourtant on ne l'y voit guère là où est si bien sa place !

Qui donc osera me contester cela ?

La femme est-elle donc capable de faire seulement l'acheteuse, la cliente, dans une coopérative ?...

Et si elle est capable d'acheter mieux que ne l'est l'homme, pourquoi, dites-le moi, ne serait-elle pas capable de vendre ou plutôt de répartir la marchandise ?

En un mot, pourquoi la Femme n'est-elle pas partout dans nos coopératives de consommation ?

Pourquoi n'est-elle pas surtout dans nos conseils d'administration de coopératives ouvrières ?...

Il y a bien des années déjà que j'ai soutenu cette thèse si simple.

« — Il vaut mieux, me disait un citoyen électeur, qu'elle raccommode ses chaussettes que de discuter avec les militants coopérateurs ! »

Et l'on entend encore aujourd'hui de ces vieux clichés de l'arrière dans le civil.

On entend même, hélas ! de telles bêtises parmi de jeunes hommes, nouveaux militants. Heureusement, c'est assez rare.

Quoi qu'il en soit, la femme n'est pas encore, de façon digne d'elle et de ses capacités, comprise dans le personnel administratif des coopératives.

Il faut qu'elle arrive à conquérir, là comme ailleurs, la place qui lui est due.

Tant pis pour la vanité des mâles, mais il est indispensable qu'on dise franchement les choses.

Or, une multitude, sans cesse renouvelée, de mauvais marchés, de mauvaises affaires, de toutes sortes de « gaffes » administratives et commerciales sont dues à la vanité, à l'incapacité, à la prétention des administrateurs de coopératives.

Ces scandaleuses et coûteuses « boulettes » ne se seraient point produites si des femmes avaient fait partie des conseils d'administration où l'on en assuma l'irresponsabilité.

Elles savent bien le dire elles-mêmes. Seulement, quand, par hasard, il se trouve un rare partisan de leur collaboration effective à l'administration des coopératives pour les inviter à proclamer leur droit à l'administration, elles s'empressent de se récuser. Elles n'ont pas le temps ; leurs maris ne veulent pas ; elles n'osent pas, etc., etc. Et, ainsi, se continuent les petites et grandes bêtises et les minces et grosses « boulettes ».

Allons, mesdames, un peu de bonne volonté jointe à la bonne compréhension de vos devoirs et vous verrez combien vous êtes utiles à cette branche de prospérité économique et d'émancipation ouvrière que pourrait être la coopération !

Si vous le voulez bien, nous en reparlerons.

En attendant, continuez de donner votre avis, de dresser vos critiques. Faites la leçon à votre cher époux. Entre deux *apéros* à la buvette de la *coopé*, il exprimera comme venant de lui les critiques qu'il vous aura entendu proférer au domicile conjugal... Ce sera peu, mais, enfin, il y aura mieux... quand vous voudrez.

Entre nous il faut bien convenir que si la femme est bonne, comme on dit, « à tenir la queue de la poêle », elle est meilleure encore à savoir ce qu'il faut mettre dedans et à quelles conditions.

Après les jours d'épreuves prolongées que nous subissons, peut-être, comme nous l'espérons, les choses reprendront leur cours normal... Alors, ça changera !...

Beaucoup de femmes, qui sont à l'usine, resteront dans leur ménage. Ayant acquis l'audace de vaincre les difficultés de ces jours douloureux d'hiver et de guerre, elles sauront, en temps de paix — peut-être bientôt par conséquent — vaincre le préjugé et s'affirmer pour être à leur place partout !

Georges YVETOT.

CAUSERIES SOCIALES

Les Sacrifiées

Tout au long de cette guerre de brutalité et de mercantilisme, on s'est ingénié à faire jouer à la femme, tous les rôles dévolus jusque-là au sexe fort.

Les journalistes, chansonniers, revuistes renchérirent, tour à tour, sur l'ouvrière d'usine, la watwoman, la factrice... Il fallait que ce soit drôle puisque les flemmards et petits crevés du boulevard en riaient.

Les grands « bourreurs de crânes » — pisse-copie talentueux — trouvèrent, dans le nouvel état de choses, matière à chanter l'héroïsme dont ils sont assez démunis personnellement.

Cependant, les exploiteurs de la femme ne perdaient pas leur temps. Ils s'arrangeaient pour remplacer leurs ouvriers par des ouvrières (adultes ou enfants), réalisant ainsi une économie de moitié.

Fournisseurs de l'armée, patrons d'usines, confectionneurs, édifièrent des fortunes honteuses mais fort agréables par ailleurs. Tel Juif, dans le quartier de la gare d'Orsay, occupe deux ouvrières qu'il paie 4 francs, et gagne journellement son petit billet de mille, sur les fourrures qu'elles confectionnent. Et cela n'est qu'un fait banal.

L'an dernier, quand les midinettes eurent assez de courage

pour se mettre en grève, messieurs les patriotards en pantoufles, organisèrent un courant d'opinion, pour châtier les rebelles, *coupables de n'avoir pas voulu crever de faim.*

Un minimum d'indemnité et la semaine anglaise furent imposés au *vautour* par un ministre ami du peuple.

Mais l'oiseau de proie se vengea à sa façon. On prit prétexte des restrictions pour ne pas chauffer les ateliers, on renvoya à la rue des employées accusées d'avoir mené la grève. On brima le personnel à chaque instant, en faisant supprimer des allocations, en refusant des congés aux ouvrières durant la permission de leur mari ou frère. Ah ! certes, jamais les problos ne montrèrent plus de muflerie (ils en ont tant en réserve). J'entendis un jour un banquier ventru du boulevard Voltaire s'écrier rageusement : « Ces filles du *peuple !* Depuis qu'elles prennent des filleuls, elles nous méprisent. Il n'y a *même* plus moyen d'en faire des maîtresses ! »

Combattue matériellement, la femme a souffert dans sa chair et dans son cœur, — ô femmes ! petites martyres sentimentales de chaque jour de la guerre, qui saura dire vos douleurs, souvent dissimulées coquettement ? Qui saura vous plaindre ? Demain, vous vous trouverez orphelines, veuves d'un mari ou d'un ami, compagnes fidèles d'un mutilé ou d'un malade, ou, ce qui est pire — *seules* dans la vie ! Ce sera dur, très dur !

Mais, du moins, l'indépendance qui se manifeste progressivement en vous devra vous donner des compensations.

Représentant la majorité dans les fabriques, ateliers, administrations, exigez un salaire largement rémunérateur de votre travail, protestez contre le surmenage qui ruine votre santé et vos charmes, ne supportez pas qu'on vous manque de respect. Vous êtes des travailleuses conscientes, non des esclaves.

Aujourd'hui, nous admirons vos jolies tournures dans vos v'êtements de travail, mais — égoïstes — nous oublions de voir vos traits pâlis, vos yeux fatigués. Sans doute, la jeune fille est obligée de gagner sa vie, mais ne devrait-on pas, en toute humanité, lui éviter bien des souffrances, bien des souillures.

Demain —espérons-le — quand la protection de l'ouvrière sera assurée rationnellement, quand la femme aura conquis tous ses droits, quand la « fille-mère » — au lieu d'encourir le déshonneur et la misère, sera aidée par l'Etat et considérée autant que vous — mesdames, qui possédez foyer et bonnes. Demain, le niveau moral féminin, et, par suite, la mentalité des foules, s'élèveront. On ne verra plus guère de charmantes midinettes se donner à contre-cœur à n'importe quel homme pour sortir du dénûment d'un salaire de misère.

La jeune fille sera moins fascinée par la joie factice du luxe le jour où elle sera pourvue de ressources suffisantes.

Et elle saura mieux *aimer* — à mesure qu'elle deviendra plus affranchie.

Assurée par une Loi sociale, contre les risques de l'union libre, elle aura plus de hardiesse pour capter les minutes de bonheur par l'amour — que chacun est en droit d'attendre ici-bas.

Les réformes en faveur du beau sexe doivent rompre la résistance des vieux et des ladres. Unissons-nous, ô Femmes. Le but est lumineux.

« A chaque jour suffit sa peine ! »

Alfred FABREGUES.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

MENUS FAITS

— *Nous avons vu* l'Homme enchaîné *redevenir* l'Homme libre, *mais nous ne croyons pas qu'il en soit de même chez les femmes. Du moins ne s'aperçoit-on pas de cette libération chez nous. Un article tout entier de Mme Louise Bodin a été confisqué par la censure de M. Clemenceau, dans le n° 7 de la* Voix des Femmes, *et, dans le n° 9, c'était au tour de Mme J. Deuil-Pérot de connaître de quelle manière on a la liberté de s'exprimer. Un gouvernement qui étouffe la voix de quelques femmes ! Qu'en eussent pensé nos aïeules, les* tricoteuses *de 93 ?*

— *Le Journal du 30 annonce en manchette qu'il « commence un feuilleton de bon augure :* La Victoire *». Voilà une belle occasion pour le* Matin *de lancer un feuilleton alléchant qui s'appellerait :* L'indemnité de 200 milliards ! *D'ailleurs, un journal royaliste avait montré la voie de « bon augure » en procédant à « La Part du Poilu ». Simplement ! Mais voilà : les augures ne pouvaient pas se regarder sans rire.*

— *A propos de manchettes de journaux, quelques secrétaire de rédaction se battent quotidiennement les flancs pour trouver des phrases sensationnelles. Nous nous permettrons de leur indiquer la collection du* Collier de Bellone, *qui a paru dans les* Hommes du Jour. *Voilà des documents bien authentiques et qui sont un peu là ! On ne se doute pas de ce que la guerre a fait éclore de sentences lapidaires ! Il y a là une mine qui offre un grand choix pour toutes les situations. Par exemple, le jour où M. Clemenceau annonce la revision des vieilles classes et l'appel anticipé de la classe 19, on aurait pu utiliser cette citation, qui est de lui : « Un bon alignement de mitrailleuses dans l'*Allée des Tilleuls *suffira pour les convaincre des avantages de la soumission ».* Homme enchaîné, *21 avril 1917.*

— *Dans un article dessillé, paru dans la* Vérité *du 1er janvier, M. Armand Charpentier dit, parlant des radicaux : « Ils n'ont rien prévu, rien senti, rien compris et le sens de cette guerre leur échappe totalement. » Très exact, mais pas seulement pour les radicaux. Comment l'histoire désignera-t-elle cette Chambre ? Il y a eu le* Parlement croupion, *la* Chambre introuvable, *etc. Celle-ci sera la Chambre aux écailles ! Mais l'ignorance n'est excusable que lorsqu'elle n'est pas volontaire...*

— *Plus d'un milliard d'impôts nouveaux, sans compter les impôts communaux, dont 84 millions pour la Ville de Paris, c'est un résultat ! Comme dit, dans le* Journal *du 27 décembre, Clément Vautel, qui a trouvé sa voie : « Payons le prix demi-fort et laissons à nos descendants l'honneur* (sic) *de régler une partie de notre douloureuse... Après tout, c'est pour faire leur bonheur que nous nous battons. »*

On faisait dire un jour à l'ancien père de Rappoport : « Nos enfants béniront notre mémoire ! » (*!*)

— *A propos de l'ex-Tsar, le sénile Arthur Meyer (aimez-vous les séniles, on en a mis partout ?) lance une imposante idée dans le* Gaulois *du 1er janvier : il veut le remettre sur son double trône ! Il dit : « Le seul moyen de donner aux Russes le calme et la plénitude, c'est de leur rendre celui en qui ils avaient mis leur confiance et leur amour. Il faut aider Nicolas II à remonter sur le trône... » Encourageons cette noble initiative. Il est important que l'ex-Tsar vive pour l'Histoire : c'est un témoin de premier ordre et il doit bien savoir pour quelle cause et à quelle date il a signé sa mobilisation. Cela éluciderait bien des choses. D'autant plus que les autres protagonistes s'effacent, volontairement ou contre leur gré. C'est ainsi que Gore-*

mykine vient d'être assassiné ! Comment voulez-vous qu'il témoigne désormais ? Le chef du gouvernement russe d'alors, dont M. Viviani disait à M. Pawlowski du Novoïé Vrémia *: « Je suis heureux de travailler à défendre la paix en collaboration avec M. Goremykine et M. Sazonow. » 21 juin 1914.*

— M. Clemenceau écrivait dans son journal, l'Homme enchaîné, *le 29 mars 1915 : « Un mois avant la guerre, j'écrivais à un journaliste de Vienne : J'aimerais mieux voir la France écrasée qu'asservie. » Voilà du Plutarque où je n'y entends rien. Mais, depuis Plutarque, la grande Révolution a proclamé que le peuple était seul maître de ses destinées, et non les journalistes. De plus, si la France était « écrasée », il est bien évident qu'elle serait « asservie » par surcroît. C'est même le moyen qu'elle le soit...*

— Je ne le lui fais pas dire. M. Bailby écrit, dans l'Intransigeant *du 1er janvier : « Lénine et Trotsky ont négocié l'armistice sans consulter... la France notamment qui s'était jetée en guerre pour la Russie... » Il est vrai que M. Ch. Humbert avait déjà écrit dans le* Journal *du 3 juin 1917 : « Et voici que le pays qui nous a entraînés dans la guerre, la Russie..., etc. » — Et dire que l'on emprisonne des femmes dont la faute est d'avoir essayé de prouver cela à quelques co-syndiquées !*

— M. Clemenceau écrivait, dans l'Homme enchaîné *du 3 avril 1917 : « Les Anglais se plaisent à étaler leurs pertes militaires dans les communiqués. Nous, nous nous sommes cachés la tête dans le sable, à la façon de l'oiseau du désert. » Il est maintenant le maître de sortir la tête du sable du désert. D'autant que le ministre qu'il appelait, dans son article du 14 novembre 1917 : « Mon cher Lloyd George », a dit au Guid'hall, le 29 avril 1917 : « Nos pertes, nous les publions intégralement. Notre pays est de ceux qui font de leur mieux quand on leur fait connaître les pires choses, et cela est vrai pour tout pays dont la population a du ressort. »*

— Le nouveau journal la Vérité *compte, lui aussi, un bon lot de députés parmi ses rédacteurs. C'est fort bien. Mais peut-on raisonnablement espérer la vérité de législateurs qui, par peur de la vérité, ont consenti la carence de la loi ? Jusques à quand les feuilles publiques seront-elles encombrées par ceux qui n'ont rien à dire ? Ce sont des hommes nouveaux qu'il faut, — ou des femmes ! — documentés, lucides et courageux. Il n'y a de pires fourbus que les fourbus volontaires.*

ERMENONVILLE.

MARIE BONNEFOY

La bise était âpre, mordante... Mais de descendre de vers où l'on se bat sans trêve ni miséricorde, la bise paraissait plus âpre, plus mordante d'être saturée des exaltations, des exaspérations, des rages, des frénésies des combattants... des gémissements impossibles à étouffer et des appels angoissés des blessés désespérant d'être secourus à temps... de l'ultime spasme qu'exhalent les moribonds en une suprême contorsion de révolte contre la mort qui vient...

Par moments, la bise glacée et hululante agitait les rubans de mérinos noir de sa coiffe des jours de cérémonie et faisait tressaillir les courtes mèches grisonnantes qui avaient glissé du frêle chignon sur ses tempes creuses et ridées. Mais Marie Bonnefoy ne sentait point la bise violacer son vtsage et roidir ses membres tant le coup qui l'avait frappée avait mis de la prostration en son cerveau, de la nuit en son cœur et de l'insensibilité en tout son être...

Non loin d'elle, en bordure de la plaine, un Christ (Aimez-vous les uns les autres !) du haut de sa croix rugueuse à force d'être minée de brume, de pluie, de vent et de grand soleil — et que, sans doute, un ironiste avait planté là pour la ressouvenance des chrétiens — semblait contempler d'un regard morne et découragé la multitude de petites croix qui, chaque jour plus nombreuses, se pressaient au-devant de lui, attestant la constance du carnage, l'immensité des sacrifices, l'étendue de la douleur. Mais elle ne l'avait même point aperçu tant la perte qu'elle venait d'éprouver étreignait son âme, jusque là craintive de Dieu, pourtant.

Entre elle et le Crucifié, une religieuse au faciès impassible et dont les yeux étaient froids d'avoir vu tant souffrir et mourir, allait et venait, de son pas feutré et menu, d'une croix à l'autre, relevant des noms, des dates, en vue de futures visites et d'indications à fournir. Mais cette femme de la glèbe, aux épaules accablées d'avoir tant peiné sur des semailles et des moissons, au teint rec.uit par plus de quarante années vécues à tout vent et à tout temps, aux mains décharnées et calleuses d'avoir, de trop longues journées durant, manié des outils à l'usage des hommes — ne voyait plus que l'humus fraîchement remué sous lequel son fils, le ventre ouvert d'un éclat de mitraille, reposait pour jamais...

. . . . . .

Marie Bonnefoy était loin d'être ce qu'on est convenu d'appeler une illettrée. Ses parents eurent même le souci — qu'on n'eut pas pour eux — de lui faire acquérir cette bonne instruction théorique et pratique qui permet à nombre de nos femmes de campagne non seulement de suppléer leurs maris dans l'exécution des travaux agricoles, mais encore d'assurer seules la gestion d'un domaine. Mais en elle se réunissaient tous les atavismes de crédulités, de mysticismes, d'acceptations chrétiennes. Résignée et piétiste, elle observait avec conscience les obligations du culte catholique que ses ascendants lui avaient enseigné à confondre avec l'honneur même et dont elle avait fait le fondement de sa vie morale. Et ce qu'elle tenait pour l'accomplissement de son devoir était de s'efforcer chaque jour de faire ressembler le présent de sa vie au passé de ses aïeux, n'adoptant des idées modernes que celles que l'Eglise ne condamne point.

Encore que les ignominies de toutes natures qui se commettent quotidiennement eussent dû effacer de la mémoire et du cœur humains jusqu'au souvenir de Dieu et que l'exhibition par le monde du prêtre bouffon et sinistre ne dût plus être de ce siècle, elle croyait avec candeur aux châtiments sans appel, aux tortures éternelles dont la plus hideuse des religions menace sans cesse les pauvres hères à qui toute absence de moyens financiers ne permet aucun accommodement avec le ciel. Habituée dès son enfance à n'en point discuter la nécessité, elle admettait naïvement de se courber sans révolte devant touts les duretés de la vie, les considérant comme autant d'épreuves qui devaient la rapprocher de Dieu. Aussi, des calamités qui fondirent sur elle, aucune ne fit jamais naître en son esprit une pensée subversive.

Une tornade meurtrissait-elle une récolte ? Une bête de quelque valeur venait-elle à trépasser ? La note du percepteur des contributions s'élevait-elle ? Etait-elle trompée sur la qualité des engrais ou des graines de semence ? Certes, son cœur se serrait et son regard se voilait de tristesse devant l'effort ravagé, la perte subie et la perspective d'un surcroît de travail et de fatigue. Mais son front courbé reflétait si complètement

l'esprit d'asservissement de ses ancêtres qu'elle ne pouvait concevoir autre chose que : économiser un peu plus, si possible, et travailler davantage...

Dès le printemps, bien avant que l'astre du jour vint baiser les terres de ses premiers rayons, muer en rubis les gouttelettes de rosée suspendus aux brins d'herbe et rehausser de filets d'or le duvet des oiseaux qui le remercient de leurs chansons, elle vaquait déjà à ses occupations et, jusqu'à l'automne, ce n'est guère que le soir, après que le ciel s'était illuminé de myriades de clous d'or dont les rutilences variées et les scintillements harmonieux constituaient pour elle un sujet toujours nouveau de mystère et d'admiration que, près de son homme et son fils endormi sur ses genoux — elle s'octroyait un peu de repos. Alors, un moment oublieuse de ses propres fatigues, elle était heureuse de ce bonheur que seules peuvent vraiment savourer les paysannes qui se sentent nées pour la vie des champs et portent angéliquement l'empreinte de leur état... heureuse de l'enfant au teint coloré, aux jeux turbulents, aux rêves souriants... heureuse du père dont le regard tranquille et les régulières bouffées de pipe attestaient la conscience d'une journée bien remplie... heureuse des bêtes à l'étable, dont le ruminement paisible et le souffle égal disaient la joie d'un foin sain et d'un repos bien mérité... heureuse des terres sans cesse rajeunies et productrices de richesses qui, à la faveur de l'obscurité et du silence, paraissaient assoupies et dont le grand calme qui émanait d'elles chantait à son cœur la beauté du travail, l'espérance des moissons à venir, l'assurance de ne point manquer de ce pain si durement acquis et que d'aucuns mangent sans l'avoir gagné — ce qui grandissait chaque jour la vénération dont elles la pénétraient et lui inspiraient les meilleures gratitudes qu'elle dédiait à Dieu, non pour elle-même mais pour son homme et pour son fils.

Son fils !... Il était son horizon... En lui, pensait-elle non sans un mélange de satisfaction légitime et d'orgueil inhérent à l'amour maternel, se poursuivrait la lignée dont les ascendants furent pour la commune de Sérignac autant d'exemples d'humilité, de vertu, de travail. Quand, le terme de leur vie atteint, sonnerait pour eux l'heure de Dieu, il serait là pour leur fermer les yeux — comme ils avaient clos les yeux à leurs vieux — et prendre en mains le patrimoine ancestral.

Son fils !.., Il était sa plus grand ambition... Et parfois, en son imagination que n'effleura jamais l'envie du bien d'autrui, elle se laissait aller à le voir chef de famille sur ces terres qu'ils avaient tant arrosées de leur sueur — peut-être un peu plus riche qu'eux...

...Mais vint l'inoubliable après-midi du 1er août 1914... Une chaleur de brasier ruisselait sur les derniers foins coupés que les fourches retournaient mollement, mettant de la joie et de la vigueur en toutes les bestioles de la plaine, et dorant à la fois les calculs des fermiers supputant la valeur des moissons et les rêves d'hyménée des valets et des filles de ferme... Soudain, la cloche de la vieille église de Sérignac sonna à toute volée, jetant la détresse en les cœurs, l'épouvante en les regards et faisant tomber les fourches des mains qui tremblaient... Tel l'éclair zébrant l'atmosphère suffocante et faisant se plier les arbres sous la violence des éléments déchaînés, l'ordre de mobilisation fulgura de ferme en ferme, confirmant la menace qui planait depuis quelques jours sur le pays et à laquelle nul ne pouvait se résoudre, courbant les têtes, séchant les gorges et faisant chavirer les esprits...

Le lendemain, dès l'aube, Jean Bonnefoy, revenu du régiment depuis à peine dix mois, s'acheminait vers son lieu de mobilisation, laissant un père abasourdi et une mère effondrée...

— Vien-t'en, Marie, ça va être l'heure de notre train...

Il lui avait dit cela à voix basse, en la frôlant des doigts, comme on parle dans une chambre où l'on veille un mort, ou dans une église après le prêche.

Péniblement, elle se releva et se tourna vers son homme. Mais, apercevant soudain le Christ au regard morne, découragé, elle le lui montra de son index frémissant d'indignation en s'écriant avec véhémence :

— Ah ! non !... il n'y a plus de bon Dieu !...

Plus effrayé qu'interloqué, qu'un tel blasphème ait pu sortir des lèvres de sa femme, il lui prit doucement le bras et, s'aidant l'un l'autre, ils s'acheminèrent vers la petite gare d'où ils regagneraient sinon le bonheur d'antan, du moins le calme de leur ferme, la paix de leurs champs et l'intimité de leurs bêtes domestiques...

A. SARTORIS.

A Propos d'un livre vieux déjà...

Madame, votre fils est motocycliste — à Verdun, je sais bien — et tout le reste de votre famille tourne des obus, c'est-à-dire en fait tourner... Un seul des vôtres se battait encore — un allié, peut-être ? — mais pour « l'Entente cordiale » du ménage, une petite blessure a signé son billet d'évacuation. Soyez longtemps à le guérir, madame. Il est à l'arrière, la guerre dure ; on tiendra. Vous me l'avez dit vingt fois durant l'heure qu'avec vous j'ai passée, au coin du feu, dans votre salon aux tentures lourdes, aux meubles bien assis, solides comme votre fortune, et vieux d'un siècle ou deux de bourgeoisie.

Au chasseur à pied que je suis, vous passez beaucoup de choses et vous m'avez pardonné sans doute — déjà — de vous avoir parlé d'un livre « traduit en allemand ! ont assuré toutes les *Croix* de France qui ne sauraient mentir, pour la consolidation du trône des Hohenzollern et la honte d'un écrivain français ». Je vous ai dit, le plus doucement possible, que cet écrivain malgré la quarantaine, s'était engagé dès les premiers jours de la guerre et dans l'*Infanterie* — s'il vous plaît ; — que son livre était un cri de vérité, de pitié et d'espérance et que j'ai fait pleurer une section de combattants endurcis — avec des larmes de silence sur la crasse des joues creusées — en leur lisant, un soir, ce chapitre du « *Feu* » que vous nommez « un appel à la guerre civile » et qui est le dernier, le plus beau ! Mais vos yeux se sont fermés comme les murs de votre maison à l'odeur du peuple dans la rue — j'ai senti — flair de chasseur — que la bataille était perdue, qu'elle le serait toujours, qu'il « n'y avait rien à faire ! » J'ai serré les dents d'impuissance et de colère vite réprimée. J'ai balbutié des hommages craintifs, et je suis parti, vaincu, cognant un fauteuil sévère, qui m'a fait un peu mal au genou, mais qui n'a pas bronché !

Je suis un lâche.

Ah ! politesses des hommes, cette insulte de toujours à la prétendue faiblesse des femmes. Non ! il ne fallait pas partir, mais insister, supplier, crier, hurler au besoin, malgré les regards effarés des « magistrats assis » et de « leurs dames » le long des murs giflés aux éclats de ma colère. Il fallait, comme je l'avais fait jadis pour ces pauvres bougres que vous feignez de plaindre un peu mais que vous n'aimerez jamais, il fallait surtout vous lire à vous aussi, de ma voix laide de soldat, cet acte de foi, d'espérance et de charité, plus vrai que tous ceux de votre Eglise, sorti de la bouche d'un homme, enflé au vent de la guerre, en vague de lumière dans la tempête des larmes et des deuils qui roule le monde sous l'œil indifférent de Votre Dieu, comme un galet sanglant.

Noël-E. GARNIER.

TOUT PASSE

..... CENSURE .....

FOYER DU VITALISME
Littéraire et Artistique
SIÈGE SOCIAL
10, rue Victor-Cousin

Paris, le 28 Novembre 1917.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous annoncer que le *Foyer du Vitalisme* se reforme grâce à la libéralité de son Président.

Il aura pour but de réunir les âmes idéalistes, éprises de littérature et de musique et écœurées par le spectacle que donne l'humanité civilisée !

Il adresse un appel aux artistes, aux musiciens, aux poètes, échappés à la meurtrissure de la guerre, et qui ont rapporté des champs de bataille le dégoût du militarisme, avec une plus sincère pitié de leur semblable.

Il tend la main à tous les cœurs accablés de solitude, aux timides, aux jeunes, aux sentimentaux qu'une fausse honte empêche de se révéler.

Composé uniquement d'esprits ardents qui ont affirmé leur violent désir de vivre, il veut représenter à la fois une famille et un cénacle intellectuel.

Contrairement à la plupart des groupes littéraires, il n'a pas l'intention de solliciter la collaboration d'écrivains illustres, ni de changer la face de la littérature par un manifeste, ni de s'exhiber, ni de faire de la politique.

Il compte simplement être une lueur artistique et humaine.

En toute camaraderie.

Le Président du Foyer,
Alfred DOLOR,
du 157e d'infanterie.

La Voix des Autres

Dans *Aujourd'hui*, Henri Béraud, après avoir évoqué le douloureux martyre de ceux « qui dorment face au ciel », donne aux « civils » ce salutaire avertissement : « Civils ! ce qu'un soldat qui n'est pas méchant vous souhaite, à l'aube de la victoire, c'est de ne jamais oublier vos dettes. » (Administration : 12, rue Bellecordière, Lyon.)

La Maison Française, que dirige notre excellent confrère M. C. Poinsot, nous offre en supplément une édition française de la revue suisse *Le Carmel*.

Aux sommaires de ces deux intéressantes publications, relevons les noms de Marcel Sauvage, G.-U. Langé, G. Gouté, Paul Brulat. Carl Spitteler, Marcel Martinet, Philéas Lebesgue, etc. (Administration : 16, rue de l'Odéon.)

Les Cahiers Idéalistes Français, sous le titre « Les Principes de la Société des Nations », publient un extrait du rapport présenté par M. Ferdinand Buisson, au dernier Congrès de la Ligue des Droits de l'Homme. (Administration : 16, rue de l'Odéon.)

Dans le n° 2 de *Modernisme, Compréhension*, M. Alfred-O. Montagne Ené de Piro, qui dirige également *Les Hommes et les Arts*, raille très justement M. Pierre-Albert Birot, qu'il appelle « Un Dingot de l'Art ». Rappelant la récente mésaventure dont ce dernier fut victime en insérant dans sa revue *Sic* un poème attribué à Jean Cocteau, et qui n'était qu'un irrévérencieux acrostiche, œuvre d'un mauvais plaisant, M. de Piro conclut que « le premier chien coiffé venu peut collaborer à *Sic* ».

La Mouette (20, rue du Perrey, Le Havre), qui se dit fière de se placer sous le patronage de la Conscience, la Foi, l'Espérance et la Charité, insère de Fernand Halley « Le Ruisseau d'Or ».

Ce poème, dédié à M. Schneider, et dans lequel on trouve ces quatre vers :

Par des milliers de mains, des milliers de canons
ainsi que des obus des plus diverses tailles
vont se trouver forgés pour les grandes batailles
Engendrant des héros, dignes des Panthéons.

semble bien plus... un reproche qu'un hommage au directeur du Creusot.

LE LARYNGOLOGISTE.

A nos lecteurs, A nos lectrices

Les personnes qui nous lisent se rendent certainement compte des énormes difficultés que l'on rencontre à fonder un journal vraiment libre et absolument féministe à l'époque que nous traversons. Nous avons pu les surmonter ; notre nouvel organe vit et vivra en se perfectionnant. Mais pour obtenir ce résultat, nous réclamons le concours de ceux et celles que notre tentative intéresse, et nous les prions de la soutenir. Qu'elles n'oublient pas que le meilleur et le plus effcace moyen de soutenir un journal ami est l'abonnement. L'abonnement, seul, en mettant en rapport direct, sans intermédiaires, le lecteur avec le travailleur du journal, donne à l'encouragement toute son efficacité et tout son sens. Que nos lectrices et lecteurs nous permettent de compter sur eux, comme ils peuvent compter sur nous. Notre commune besogne est indispensable plus que jamais.

AVIS. — *Toutes les personnes qui s'abonneront à la* Voix des Femmes *d'ici le 1er février, pourront, si elles en expriment le désir, recevoir gratuitement ce qui a déjà paru. Leur abonnement ne partirait que de février. Nous prions nos amis de faire connaître cette* PRIME GRATUITE. *On s'abonne en adressant un mandat ou un bon de poste à Mme Colette Reynaud, 10, rue Montmartre, Paris Ier.*

UN DROLE DE QUARTIER

Roman

V. — **Où le récit prend de la profondeur**

(*Suite*)

Le gamin s'approcha et prit le ton de la confidence.

— Ben, vous savez, la mère Bodin ?

— Quoi ? la mère Bodin, l'épicière ?

— Oui.

— Eh bien ? Qu'a-t-elle fait ?

— Eh bien, c'est un homme !

—Quoi ? fis-je interloqué et me dressant d'un bond.

— Oui, oui. Un homme ! J'en suis sûr.

Je questionnai le gosse, qui me donna de son assertion des confirmations indubitables. Le moutard s'y connaissait, et il n'avait pas les yeux dans sa poche...

— Ainsi, lui dis-e, tu parviens à te glisser chez la mère... ou plutôt le père Bodin, sans qu'il s'en doute ?

— Quéques fois ! Surtout depuis que j'ai dégoté ses souterrains. Ah ! c'que ça m'amuse de descendre là-dedans !

— Comment ! Il a des souterrains chez lui ?

— Pour sûr ! Et pis qui sont grands ! Et pis profonds ! On y descend par la couf. Un escalier en bois qu'est caché derrière ses cabanes à lapins. .

Je n'ai pas besoin de dire que l'enfant m'intéressait.

— Et que vois-tu là-dedans ? lui demandai-je. Y descends-tu souvent ?

— A chaque coup que j' descends, j'vas un peu plus loin ; mais j'crois qu'j'en verrai jamais le bout.

Pour corroborer ses dires, le gamin tira de sa poche plusieurs bougies, dont l'une avait brûlé.

— Et tu t'éclaires avec les bougies que tu lui chipes ?

Il fit un signe affirmatif et continua :

— Mais aussi ! c'est dans l'jour que j'y vas. La nuit, j'pourrais pas y aller parce que y a du monde...

— Comment ! Il y a du monde dans les souterrains ?

— Oui, quéque fois, une douzaine de types. Une fois, y avait plus... Mais j'vous dis ça parce que c'est vous... Faut pas l'dire à personne. Les mômes n'en savent rien. C'est pas leurs affaires...

— Sois tranquille, Zézeph. N'en parlons ni l'un ni l'autre et reviens souvent me raconter ce que tu auras vu.

— Pas, m'sieu, qu'ces souterrains-là, c'est les catacombes ?

Je fus frappé de la justesse de la supposition de mon jeune ami, car notre quartier minable était par surcroît miné. Nous nous quittâmes après nous être donné rendez-vous et je m'en fus, songeur.

Ainsi, l'épicière de mon quartier — qui d'ailleurs était un épicier, — se déguisa't en femme le jour pour dérouter les soupçons sans doute, et avait dans sa maison un escalier dérobé conduisant aux anciennes carrières de Paris, dans lesquelles il réunissait des acolytes la nuit !

Fichtre ! j'avais appris des nouvelles, ce soir-là.

Dès ce moment, je fis de Zézeph mon intime. Nous nous retrouvions le soir dans l'ombre des fortifications. Il y avait par là, dans le rectangle formé par un bastion, une casemate basse au toit gazonné ; derrière cette construction, nous étions admirablement cachés. Nos conciliabules étaient à la fois furtifs et fortifs. Nous n'y fûmes jamais dérangés Je tenais à en apprendre davantage et pour cela la plus grande circonspection s'imposait.

Quel type que ce méchant galopin dépenaillé ! Ce qu'il avait découvert une première fois par hasard développait merveilleusement sa perspicacité native. L'aventurier caché sous cette écorce inculte apparaissait chaque jour un peu plus. Il n'avait peur de rien. Le mystère du sous-sol exaltait cette petite fripouille. Il me donna plusieurs fois des preuves de flair, de décision et d'audace qui forcèrent mon admiration. Le courage n'a qu'une graine qui, selon le terrain, lève bandit ou héros.

Chaque jour, il s'enfonçait un peu plus avant dans les profondeurs des carrières abandonnées. Je lui avais acheté chez le bon fabricant une petite lanterne sourde qu'il appréciait infiniment. Ses instincts de conquistador se donnaient libre carrière, c'est le cas de le dire. Presque chaque soir, nous nous rejoignions et il me racontait ses explorations et découvertes de la journée, avec une sorte de fièvre. Il ne vivait plus que pour cela. Titine et Lucie étaient tout à fait délaissées. Dans les cœurs où s'installe l'ambition, il n'y a plus place pour aucun autre sentiment.

Un soir, il m'arriva très ému.

— Ah ! qu'est-ce que j'ai vu aujourd'hui ? me dit-il. Y en avait du monde ! Peut-être cent bonshommes; y z'avaient tous une bougie. Et pis, y avait un type qui leur expliquait tout. C'que je m'suis marré ! Y m'ont pas dégoté. Et pis, j'avais fermé ma lampe, tiens ! Et pis alors y sont remontés par un escalier qui est par là.

Je compris que le gosse avait rencontré une caravane de visiteurs. Il s'agissait donc bien des catacombes. Mais d'autre part ces visites ne se prolongent pas au delà de la sortie de la rue aDreau Il avait donc fallu que l'enfant allât jusque là ; c'est-à-dire à un kilomètre en ligne droite, et peut-être deux ou trois par les sinuosités des galeries à demi éboulées

Cela me donna la mesure de l'audace du gamin.

Bien qu'il me parût que dans ses explorations quotidiennes il procédât avec circonspection et progressivement, je tins à le mettre en garde contre le danger de se perdre ou de tomber dans quelque puits.

— Ecoute, Zézeph, lui dis-je. Il est inutile d'aller aussi loin. Tu n'as rien à y découvrir : c'est toujours pareil. Cherche plutôt dans les environs de l'endroit où ils se réunissent.

Quelques soirs après, je le vis arriver.

— J'sais ousqu'ils mettent leur argent, me confia-t-il. Seulement, c'est dans une armoire en fer que j'peux pas ouvrir.

Il me déplaisait de pousser le petit au vol, même comme dans le cas, des voleurs. Je lui dis :

— Il ne faut pas voler, ce n'est pas beau. Mais je te charge de rechercher des papiers avec de l'écriture dessus ou des registres. et rapporte-moi cela. Je te donnerai tout ce que tu voudras.

L'enfant n'était pas convaincu. Je voyais ses yeux luisants dans sa maigre face butée. Evidemment, il pensait : « Chacun son pépin, mon vieux ! Si tu veux des papiers, je t'en rapporterai, mais, moi, j'aime mieux **la galette.** »

Je m'y pris autrement.

— Si tu fais des marques avec ton outil sur l'armoire de fer, ils vont s'en apercevoir et s'ils se mettaient à te guetter, ils te pendraient et te tueraient comme un lapin. Il faut donc attendre, et nous tâcherons d'avoir le coffre un peu plus tard.

— Bon ! grommela l'enfant. Il ajouta : J'ai découvert des trous ousqu'ils mettent un tas d'affaires. Tenez, regardez ça.

ERMENONVILLE.

(*A suivre.*)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris